


CHRONIQUE SCIENTIFIQUE



VINGT-SEPTIÈME CONFÉRENCE ANNUELLE
DE L'AFRICAN STUDIES ASSOCIATION
Los Angeles, 25-28 octobre 1984

Une conférence annuelle de l'ASA, cela tient du spectacle, du festival de films, du village du livre, de l'événement mondain et de la réunion scientifique. Une vaste salle réservée aux éditeurs et aux libraires ; une quinzaine de films présentés sur les lieux de la conférence (le Hilton du centre-ville) et à UCLA ; de longs couloirs où l'on est sûr de faire d'intéressantes rencontres ; plus de 130 ateliers ; probablement un millier au moins de participants.

Dans ces conditions, il est évidemment impossible de prétendre donner une image exacte ou synthétique des débats, des discussions, des interventions ; l'observateur éprouve même quelque difficulté à percevoir dans ce marathon une ou plusieurs lignes directrices, des thèmes particulièrement privilégiés. Il peut tout au plus remarquer, et la lecture du programme le lui confirmera, que certains ateliers avaient été organisés autour de questions liées de façon à former des ensembles cohérents : une série « État des travaux » bénéficiant du soutien du Conseil américain des sociétés savantes et du Conseil pour la recherche en sciences sociales (traditions orales et littérature africaines ; les origines sociales de la santé et des soins en Afrique ; la philosophie en Afrique) ; une série « Diffusion et vulgarisation », s'intéressant à l'enseignement africaniste et à ses moyens, de même qu'aux échanges d'étudiants ; enfin, une série « Nature du discours dans les humanités et les sciences sociales africanistes » réunie à l'initiative du Comité conjoint sur les études africaines du Conseil américain des sociétés savantes et du Conseil pour la recherche en sciences sociales, série dont la responsabilité scientifique avait été confiée à Valentin-Yves Mudimbe.

Je reviendrai un peu plus en détail sur cette dernière série, après avoir évoqué très brièvement d'autres ateliers auxquels j'ai assisté. On trouvera dans le *Journal des africanistes* (n° 1, 1985), un compte rendu rédigé par Nicole Échard (membre, elle aussi, de la trop maigre « délégation » française) où il est plus spécialement question d'anthropologie et,

notamment, d'une part, des genres et des sexes, de l'autre, des métallurgies traditionnelles.

Le politologue pouvait sans peine trouver son bien dans cette conférence interdisciplinaire : à propos de pays « populaires » parmi les africanistes comme la Tanzanie (Économie politique du Tanganyika colonial), à propos de la coopération régionale (Coopération régionale et conflit dans l'Afrique moderne), à propos de politiques internationales ; avec quelques temps forts comme « L'État et le processus politique en Afrique », « Les classes et la formation des classes en Afrique », « Face à l'État en Afrique : perspectives comparatives sur les relations État-société ». Moins conventionnel était l'atelier consacré à la boisson et à l'État qui étudia l'action de l'État pour imposer son contrôle sur la consommation de boissons fermentées en Afrique. Effort amorcé d'abord par l'État colonial qui, comme le montra Charles Ambler au sujet de l'Afrique orientale, joua en même temps de l'incitation et de la répression dans le souci de dé-socialiser la boisson, d'en faire un échappatoire plutôt qu'un lien social. Effort largement repris par l'État postcolonial, dit Thomas Herlehy qui décrit avec minutie les politiques successives appliquées à l'interdiction ou à l'encadrement de la production de vin de palme sur la côte du Kenya. La contrepartie de cette « politisation » des boissons étant bien entendu la récupération des breuvages et de leur production comme point d'ancrage de la résistance à un pouvoir jugé abusif et lointain, voire « étranger ». Par ailleurs, les partis et les élections furent évoqués dans un atelier portant sur « La compétition politique et les conflits dans l'Afrique moderne », où l'on remarqua une stimulante communication de Robert Fatton interprétant la « démocratisation politique » sénégalaise comme la manifestation d'une révolution passive.

A plusieurs reprises, des ateliers s'intéressèrent à l'influence, au poids des cultures africaines dans les régions qui importèrent autrefois des esclaves. Rex Nettleford plaça d'emblée le débat dans la perspective juste, celle de procès de créolisation nés de l'expérience de la déportation et de l'oppression, se nourrissant de tout ce qui était disponible pour la constitution d'une culture originale vécue comme condition de la survie, idée complétée par Robert Thompson introduisant le concept de disponibilité culturelle (*cultural readiness*) pour décrire la volonté et la capacité de s'emparer, pour se l'approprier et le transmuier, de tout élément présent dans le nouveau monde. Pourtant une bonne partie des recherches effectuées dans ce domaine, certaines tout à fait passionnantes comme celles qui s'attachent aux carnivals antillais, demeurent encore fondées sur l'idée de survivances et posent les rapports Afrique-Amérique comme filiations. Cette attitude est particulièrement fréquente dans les études ethno-musicologiques sur les musiques afro-américaines.

La série d'ateliers tentant de cerner la « Nature du discours dans les humanités et les sciences sociales africanistes » se devait d'être pluridisciplinaire ; Valentin-Yves Mudimbe avait souhaité qu'elle fût en outre le lieu d'une rencontre entre diverses écoles de pensée, entre francophones et anglophones d'Europe, d'Amérique et d'Afrique. L'étude de l'impact des conceptualisations occidentales conduisit Kwabena Nketia et Timoty Asch à évoquer les conséquences de l'ethnocentrisme dans les études musicologiques ou dans la confection de films ethnographiques.

Fernando Lambert fit découvrir, à propos des courants historiques de l'africanisme, un texte brésilien datant des années 30, visionnaire à bien des égards, où Oswald de Andrade affirme l'« activité » du dominé, caractérisée par une pratique culturellement anthropophage qui lui permet de dévorer symboliquement le dominant autant qu'il est lui-même dévoré par la domination. Au cours de la séance directement épistémologique, Bogumil Jewsiewicki entreprit de faire le bilan des études et des apports marxistes aux études africaines, Paul Rabinow tenta d'évaluer les méthodes prévalant dans ce champ et, pour ma part, je proposai d'interpréter les phénomènes politiques africains sous l'angle de l'innovation plutôt que sous celui des héritages et des transferts à partir de modèles occidentaux. Enfin, un peu en marge de cette série, Paul Riesman et Valentin-Yves Mudimbe développèrent un dialogue à partir de l'histoire et des avatars philosophiques de l'Afrique où, à l'essai d'archéologie de la gnose africaine présenté par V.-Y. Mudimbe, P. Riesman répondit par une question : comment les Africains peuvent-ils échapper au paradoxe (ou au piège) de l'altérité ?

Interrogation que l'on pourrait reprendre en changeant l'accent pour résumer l'impression d'ensemble laissée par cette conférence : comment l'africaniste peut-il vivre son altérité, ce qui est sans doute aussi une façon d'échapper à ses pièges ?...

Pour terminer, il convient de déplorer qu'aucune communication n'ait été disponible sous sa forme écrite lors de la conférence. Qui souhaite acquérir ou prendre connaissance de ces textes devra attendre leur publication en un volume spécial proposé par l'ASA (à une date et pour un prix encore inconnus). L'efficacité de la circulation scientifique, l'intérêt des débats ne s'en trouvent guère stimulés. Les demandes d'information peuvent être adressées à : Executive Secretary, African Studies Association, 255 Kinsey Hall, UCLA, Hilgard Avenue, Los Angeles, California 90024.

Denis Martin